



JEAN DIWO
249, faubourg Saint-Antoine

roman

Flammarion

249, faubourg Saint-Antoine

DU MÊME AUTEUR

- Hotél recommandé*, Fayard, 1954.
Si vous avez manqué le début, Albin Michel, 1976.
Chez Lipp, Denoël, 1981.
Les Dames du Faubourg, Denoël, 1984 ; Folio n° 1834, Gallimard.
Le Livre du cochon : la vie de cochon en 21 siècles d'histoire et 165 recettes de cuisine, avec Irène Karsenty, Philippe Lebaud, 1984.
Les Dames du Faubourg, tome II : Le Lit d'acajou, Denoël, 1986 ; Folio n° 2062, Gallimard.
Rétro-rimes : poèmes, Denoël, 1987.
Les Dames du Faubourg, tome III : Le Génie de la Bastille, Denoël, 1988 ; Folio n° 2280, Gallimard.
Les Violons du Roi, Denoël, 1990 ; Folio n° 2374, Gallimard.
Au temps où la Joconde parlait, Flammarion, 1992 ; J'ai Lu n° 3443.
L'Empereur, Flammarion, 1994 ; J'ai Lu n° 4186.
Les Dîners de Calpurnia, Flammarion, 1996 ; J'ai Lu n° 4539.
La Fontainière du Roy, Flammarion, 1997 ; J'ai Lu, n° 5204.
Les Ombrelles de Versailles, Flammarion, 1999 ; J'ai Lu n° 5530.
Les Chevaux de Saint-Marc, Flammarion, 2000 ; J'ai Lu n° 6192.
Le Printemps des cathédrales, Flammarion, 2002, J'ai Lu n° 6960.
Demoiselles des lumières, Fayard, 2004 ; J'ai Lu n° 7587.
La Chevauchée du Flamand, Fayard, 2005 ; J'ai Lu (à paraître en 2007).

Jean Diwo

249, faubourg
Saint-Antoine

roman

Flammarion

© Flammarion, 2006.
ISBN : 2-08-069044-2

À la mémoire de ma mère.

1.

249 faubourg Saint-Antoine

Elle était sale, elle était laide, elle sentait le tabac à priser. Elle, c'était la mère Suprin, la concierge. Daumier avait dû la dessiner pour *Le Charivari* et depuis, elle était restée, méchante et rusée, dans sa loge du 249. Trois chiffres incrustés dans ma mémoire qui situent l'immeuble du faubourg Saint-Antoine où j'ai passé ma jeunesse. Bien plus récent que les murs voisins qui avaient vécu « les trois Glorieuses », il dominait de ses cinq étages le pavé historique Bastille-Nation. Sa façade, si elle avait perdu sa blancheur originelle, était encore fort convenable. Avec ses hautes fenêtres garnies de ferronneries et ses volets à lames, elle en jetait dans ce quartier suintant d'histoire où les rez-de-chaussée étaient pour la plupart occupés par les gens du bois, descendants des Boulle, des Riesener, des Cressent, nés dans les

copeaux des ancêtres, inventeurs de la commode, du buffet Henri II et du « fauteuil à la reine ».

La même porte cochère, massive comme celle d'un château fort, desservait le 247 et le 249. Elle ouvrait sur un passage à voitures et une cour qu'on aurait pu nommer commune sans le conflit ouvert qui opposait la Suprin à la Gingin, dite « la Dame aux chats », concierge du 247. Une frontière invisible séparait les deux territoires ou plutôt les deux mondes : les pauvres et les gens aisés. Ceux du 249 avaient plus de moyens. Les autres, du 247, qui devaient monter un escalier aux marches délabrées pour gagner leur logement miteux sans eau courante, comptaient parmi les plus déshérités du quartier.

Tous pouvaient suivre, de leurs fenêtres sur cour, le feuilleton quotidien de la guérilla qui opposait la Suprin à la Dame aux chats. Chaque matin, vers dix heures, balai en main, campées de part et d'autre de la ligne de démarcation virtuelle qu'aucune d'elles ne franchissait, les mégères échangeaient, pour d'obscures raisons, des injures atroces. Je pense aujourd'hui, en me remémorant ces joutes verbales, qu'elles ne se détestaient pas vraiment mais frappaient chaque jour les trois coups de leur

petit théâtre pour rompre la monotonie d'une vie de cour misérable.

De vieux locataires disaient que cette hostilité avait pour origine une querelle de cordon, bobinette lourde de symboles des portiers d'antan. Ah, le cordon ! Balzac et Zola l'ont souvent tiré, madame Suprin plus encore. Ce pompon qui pendait au bout d'une cordelière de passementerie au-dessus de son lit lui permettait, après dix heures du soir, en réponse à la sonnerie déclenchée par le bouton de la rue, d'ouvrir la porte aux locataires. Dans l'autre sens, en cas de sortie nocturne, il était d'usage de lancer en passant devant la loge un bref : « Cordon s'il vous plaît ! » Mais cette habitude ne plaisait pas toujours à la Suprin. Souvent, il lui arrivait de laisser sonner ou quémander durant de longues minutes le droit de rentrer chez soi ou d'en sortir.

Comme on s'en rend compte, le cordon, sans atteindre le prestige de la Légion d'honneur, conférait une sorte de pouvoir régalien à cette petite femme sans âge, clopinante mais à l'œil vif, dont les crises d'autorité nocturnes se traduisaient généralement, le lendemain, par de sévères engueulades. Je revois comme si c'était hier Jean-Baptiste, mon père, tonner devant la loge éteinte et muette, un soir où la famille

était allée au cinéma : « Jeanne (c'était ma mère), tu ne lui donneras pas d'étrennes ! Tu m'entends, pas d'étrennes à cette salope ! » Il fallait que le père fût bien en colère, lui qui ne disait jamais de gros mots.

C'était souvent comme cela les samedis soir quand nous revenions du cinéma. Papa aura aimé toute sa vie le cinéma. L'après-midi du jour où il est mort, à quatre-vingt-treize ans, il était allé voir *La Strada* à l'Éden, rue de la Roquette, où l'on passait d'anciens succès.

À l'époque, au début des années vingt, j'allais le vendredi avec maman louer des places, toujours les mêmes, premier rang de balcon, au Triomphe, à deux pas de la Nation. C'était le cinéma le plus chic du quartier, avec des ouvreuses et un pianiste. La mode était alors aux films à épisodes. Je me rappelle très bien de *Barabbas* qui nous avait tenus en haleine durant quatre semaines.

Parfois, les Badin nous accompagnaient. C'étaient l'oncle Pierre et la tante Marguerite qui habitaient au-dessus, au cinquième. Ils étaient pour moi deux fois oncle et deux fois tante puisque Pierre était le frère de ma mère

et Marguerite la sœur de mon père. L'oncle Pierre, un maigre discret, chauve et débonnaire, faisait exception dans la famille. Pas à cause de son nez assez proéminent mais parce qu'il « n'était pas du bois ». Ses habits de travail, pantalon rayé, veston noir, col dur et cravate à système étaient la tenue obligée d'un chef adjoint au rayon soieries des Galeries Lafayette. Un grade qui faisait bon effet dans l'immeuble. Les voisines ne manquaient d'ailleurs pas de lui faire un beau sourire lorsqu'elles le croisaient dans l'escalier. Elles savaient qu'au moment des soldes, monsieur Badin aurait toujours pour elles, caché dans un tiroir, un avantageux coupon de taffetas ou de crêpe Georgette.

Mes deux frères, André et René, avaient dix et onze ans de plus que moi, ce qui les éloignait de mon orbite enfantine. Le père mobilisé dès avril 1914, ils avaient vécu la guerre dans la pénurie et l'angoisse ; leur adolescence en avait été perturbée. Moi, j'étais trop petit pour me rendre compte mais j'ai su plus tard que je n'avais manqué de rien, tout le monde se privant pour le bébé.

Il me reste en vérité de cette période le souvenir vague et embrumé d'un rugissement de sirène dans la nuit et la hâte de mon frère aîné qui m'enveloppait dans une couverture pour me descendre à l'abri – notre cave – à la lueur de la lampe Pigeon tenue par ma mère. Après, j'ai su. Des « Gothas » porteurs de bombes à mauvaise réputation avaient été repérés dans le ciel de la capitale. S'ils faisaient moins peur que la « Grosse Bertha », monstrueux canon de trente mètres de long qui tirait au hasard sur Paris, ces avions étaient néanmoins dangereux.

Je me rappelle qu'on a beaucoup parlé à la maison du bombardement de l'église Saint-Gervais, le vendredi saint d'avant l'armistice. Les vitres tremblèrent jusqu'au faubourg et le bruit courut qu'on dénombrait au moins cinq cents morts. On sut le lendemain en lisant *Le Petit Parisien* que le nombre des victimes s'élevait à cent et qu'il y avait de nombreux blessés. La guerre finie, les journaux souligneront que c'était le dernier coup tiré par la « Bertha » depuis la Somme. En tout, les deux canons qui répondaient au nom caressant de « Grosse Bertha » avaient bombardé Paris vingt-quatre fois et tué à près de deux cents reprises. Ce palmarès tragique n'a pas compté pour grand-chose dans le bilan du carnage mais « la grosse

cochonne », comme l'appelaient les gamins, avait fortement marqué les petits Parisiens de 14-18. Des années plus tard, je demanderais encore à mes frères de me raconter l'histoire de la « Grosse Bertha ».

Jusqu'à la fin de la guerre, mon père est resté pour moi une sorte de personnage mythique dont on me montrait des photos floues et qui venait, après de longues disparitions, s'installer pour quelques jours à la maison, ce qui bouleversait les habitudes de la famille, habituée à son absence.

Je me souviens très bien, au cours d'une de ses permissions, de la séance chez le photographe. C'était la première fois que la famille se trouvait réunie devant un objectif. L'œil de verre cerclé de cuivre vissé sur une boîte d'acajou, elle-même juchée sur un trépied, m'intimida, comme m'intrigua le primesautier monsieur Chamillard, « photographe d'art » de son état ainsi que l'indiquait l'enseigne de son magasin situé à l'angle de la rue Saint-Nicolas et du faubourg. En arrivant, j'avais demandé qu'on me lise les mots gravés sur la plaque

dorée. Mon frère René s'en était chargé, prononçant distinctement pour que je comprenne : « Félix Chamillard photographe d'art ». Puis il avait lu l'indication au-dessous : « On opère à l'électricité tous les jours jusqu'à huit heures du soir. » J'avais besoin d'explications mais monsieur Chamillard nous installait déjà près d'une colonne de plâtre du plus bel effet et nous priait de ne plus bouger. C'est lui qui virevolta, pirouetta, glissa sur le parquet entre son appareil et la famille figée devant le décor. Après ces arabesques, il cachait sa tête chauve sous un voile noir et pressait en poussant un petit cri une sorte de poire à lavement.

Pour cette sortie, mon père avait rangé son uniforme dans la penderie, mis son beau costume marron et son gilet à fleurs. Il s'était rasé de près, comme tous les jours lorsqu'il était en permission, et vaporisé d'eau de Cologne ; puis il avait appelé l'épouse pour lui dire ces mots sublimes : « C'est à l'ange du foyer d'étreindre ma barbe. » Après ce rituel conjugal venait mon tour de goûter la douceur de la joue paternelle.

Il est difficile de faire la part du vrai et de l'apparent dans les souvenirs de la prime

jeunesse. Ainsi, j'avais tellement entendu raconter que, sevré depuis longtemps, je réclamaï dans mes premiers balbutiements « Tété prendre, maman » que je me demande si ce ne sont pas ces répétitions que j'ai inconsciemment converties en souvenirs. Pourtant je me vois encore nicher ma tête sur la poitrine de ma mère et caresser de ma petite main le mamelon de son sein. Cela serait mon premier souvenir de l'appartement du faubourg avec la glace de l'armoire qui reflétait ma tendre béatitude. Après cette nébuleuse, les souvenirs du 249 et du faubourg sont bien réels.

Le 11 novembre 1918, j'avais l'âge de la guerre : quatre ans. « Guerre », un des mots que j'avais le plus entendu, que je répétais à tout bout de champ mais dont je ne pouvais saisir la charge émotionnelle et tragique. Quand « paix » lui succéda dans toutes les bouches, je compris qu'il s'agissait d'une nouveauté d'envergure qui allait changer nos habitudes et signifiait en particulier le retour du père. Mes frères en parlaient sans cesse, de ce retour. Ma mère l'attendait aussi, bien sûr, mais ces quatre années terribles lui avaient appris à maîtriser ses élans et à ne pas chercher à devancer le temps. C'est à peine si l'annonce de l'armistice avait gommé un peu de tristesse sur son visage

éploré. Je l'avais entendu dire à la tante Marguerite, dont le mari était prisonnier en Saxe : « Je ne croirai au bonheur que le jour où Jean-Baptiste frappera à la porte ! »

Et ce jour arriva. Un soir, alors que nous allions nous mettre à table. Maman sut tout de suite que c'était lui. Elle courut ouvrir et ils entrèrent dans la salle à manger en pleurant, serrés l'un contre l'autre. Mes frères se précipitèrent les premiers mais c'est moi que le père souleva dans ses bras en disant : « Petit Jean, maintenant nous allons pouvoir vraiment faire connaissance ! »

Je n'avais pas revu papa depuis sa dernière permission, qui remontait presque à un an. Il avait maigri et paraissait flotter dans sa grande capote bleue. Je remarquai surtout qu'il n'avait plus de moustache et, devant mon étonnement, il expliqua qu'il l'avait rasée pour étrenner son retour à la vie civile. Cela n'étonna pas maman qui avait successivement connu son original de mari glabre, avec un bouc à la Napoléon III, des favoris et une moustache aux extrémités relevées et cirées en pointe.

Le père raconta qu'il avait voyagé toute la journée dans un train militaire non chauffé et qu'il n'avait mangé qu'une boîte de singe... ce qui m'horrifia. Tandis que maman fourrait une

pelletée de charbon dans le poêle Godin, mon frère André m'expliqua qu'il s'agissait de conserve de bœuf, du « bœuf de guerre dur comme la pierre ». Le père dit encore qu'il avait faim et maman alla chercher dans un placard de la cuisine une boîte de pâté qu'elle gardait, je crois bien, en réserve pour ce soir-là.

— Cela va améliorer un peu l'ordinaire, dit-elle. Nous n'avons ce soir, mon pauvre chéri, que de la soupe et du riz au gras.

Chez nous, à l'époque, il y avait le riz au lait et le riz au gras cuit avec un peu de lard ou un morceau de saindoux. Chacun mangea une tartine de pâté avant de plonger sa cuiller dans la bouillie grisâtre d'un riz qui avait dû longtemps languir dans la cale d'un cargo chinois. Il y eut même un dessert, de la compote de pommes, douceur rare depuis que les restrictions avaient été aggravées. Ce fut un beau repas. J'ai eu au cours de ma vie l'occasion de goûter à des plats sublimés par des toques étoilées mais je n'ai jamais oublié la saveur du riz gluant liée au retour du père, caporal à la 83^e compagnie d'aérostiers !

L'émotion et les questions dont mes frères assaillaient le héros m'ayant fatigué, maman me coucha. À travers la porte, j'entendis toutefois encore André demander :

— Combien de saucisses les Boches vous ont-ils descendues durant la dernière semaine de guerre ?

La question me parut étrange et je m'endormis dans le flou d'une compagnie de casques à pointe attablée devant un énorme plat de francforts.

Je fus fixé le lendemain par mes frères qui se moquèrent sans vergogne de moi :

— Comment ? Tu ne sais pas que le père était aérostier ?

— Aviateur, papa était aviateur ?

— Mais non, aérostier ! Il montait dans le ciel mais pas en avion, dans un ballon rond ou de forme allongée qu'on appelle une saucisse.

J'ai conservé le livret militaire du caporal Jean-Baptiste Benoist que mon père a porté sur lui durant toute la guerre. Ses feuillets, jaunis et déchirés, tomberont bientôt en poussière. Entre deux pages, j'ai retrouvé une feuille de papier où apparaît, à demi effacé, un texte tapé à la machine :

« Q.G., le 6 août 1918.

« Le général Dhers, commandant la 87^e Division, cite à l'ordre de la division "La 83^e Compagnie d'Aérostiers".

N° d'édition : L01ELKNFF9044N001
Dépôt légal : Octobre 2006